

Maurice Nadeau, «Les “Mémoires d’outre-tombe” d’André Malraux», *La Quinzaine littéraire*, 15-30 septembre 1967, n° 35, p. 16-17.

Ses admirateurs aimeront ici le retrouver. Ils y verront ce que les œuvres précédentes, sous d’autres formes, leur ont déjà livré. Ceux pour qui l’écrivain s’était peu à peu éclipsé derrière le ministre éprouveront un plaisir plus vif : celui de se laisser reconquérir et comme porter au-dessus d’eux-mêmes par une voix qu’ils s’étaient désaccoutumés d’entendre, plus forte et plus persuasive que celles qui lui font écho dans la littérature d’aujourd’hui. Une comparaison vient à l’esprit et un nom sur les lèvres. Malraux vient d’écrire ses *Mémoires d’outre-tombe*.

Non qu’il façonne son piédestal et veuille prendre devant l’Histoire une pose avantageuse. La figure qu’il fait, celles qu’on lui prête lui sont indifférentes et il ne s’est jamais soucié de plaider pour lui-même ou de se justifier. Ministre de De Gaulle comme l’autre le fut de Louis XVIII, il a rencontré en tant que tel Nehru et Mao Tsé-Toung. Ce n’était pas pour leur tenir tout à fait des conversations de ministre. Son prédécesseur dans le genre, quand il parvenait à faire taire en lui le vicomte ou le ministre, incarnait une certaine idée du gouvernement des hommes et n’était pas aveugle au sens que prenait l’histoire. N’avons-nous pas entendu déjà chez lui ce dialogue avec Dieu, ou avec l’histoire, celui de l’écrivain avec la mort ?

Un dessein important

Dans des phrases dont l’éloquence à la fois nerveuse et somptueuse porte le deuil du jeune dandy qui écrivit *Royaume farfelu* et *Lunes en papier* – tout comme, dans les *Mémoires d’outre-tombe*, le conseiller dédaigné de la légitimité prenait congé de René – un dialogue se poursuit : avec l’Histoire, avec la transcendance – quels que soient ses visages et ses noms –, avec la mort. Amateur modéré de Mémoires – qui s’intéressent trop aux «secrètes actions des individus» –, peu enclin à l’introspection –, la psychanalyse l’a ruinée –, moins soucieux des «petits faits vrais» que des grandes actions et des grands destins et persuadé qu’un artiste révèle suffisamment de soi dans

son œuvre, Malraux pouvait appeler «Antimémoires» un ouvrage qui fait fi du souvenir pour le souvenir, du secret dit intime, de la révélation cancanière. Un dessein important le hante sur lequel il a bâti son œuvre : «L'homme qu'on trouvera ici, c'est celui qui s'accorde aux questions que la mort pose à la signification du monde.» Dostoïevski, déjà...

Dans cette perspective, l'individu enregistré à l'état-civil sous le nom d'André Malraux (plus exactement de Georges, un prénom qu'il n'a jamais porté) peut écrire : «Je ne m'intéresse guère». En revanche, l'homme qui a écrit *La Condition humaine* et *Les Voix du silence* a droit à toute notre considération. Non qu'il soit plus étranger à cet homme que ne l'était Jean-Jacques à Rousseau. Mais il plaint Jean-Jacques et c'est Rousseau qu'il admire, la «métamorphose» dont, grâce à l'art, l'auteur des *Confessions* s'est rendu capable pour transformer un «destin subi» en «destin dominé». Si l'on sait que «le domaine de l'art n'est pas celui de la vie», où commence l'art, où finit la vie ? Victor Hugo écrit *Marion Delorme* avant de rencontrer Juliette Drouet, Hemingway pouvait voir son suicide inscrit dans le destin de ses personnages et Nietzsche écrit prémonitoirement à la fin du *Gai Savoir* : «Ici commence la tragédie». Malraux s'aperçoit que dans *Le Temps du mépris* il décrit la torture avant qu'elle tombe dans le domaine public et si le suicide du grand-père Berger dans *Les Noyers de l'Altenburg* nous est de nouveau remis sous les yeux, c'est qu'il répond au suicide du père de l'auteur. On ne s'étonnera pas de voir ces *Antimémoires* partagés selon les œuvres précédentes et sous leur titre : elles trouvent ici leur prolongement. Les deux correspondants imaginaires de *La Tentation de l'Occident* ont seulement cédé la place à Malraux et Nehru pour confronter Orient et Occident. Dans *La Voie royale* une histoire plus rocambolesque encore que celle de Perken trouve une confirmation dans la vie. Quant à la révolution chinoise dont *La Condition humaine* décrit les prodromes, Mao dira à l'auteur comment il espère la faire aboutir. Celui qui par le roman entendait «transformer en conscience une expérience aussi large que possible» ne se doutait pas que l'expérience peut venir après coup et vérifier les intuitions de l'artiste.

Ces grandes divisions des *Antimémoires* selon les œuvres précédentes constituent le cadre à l’intérieur duquel Malraux pose à nouveau les questions que débattaient déjà les participants au colloque de l’Altenburg. Il est faux de dire que, dans le monde, elles n’ont jamais trouvé de réponses, mais ces réponses sont si diverses, si contradictoires selon les lieux, les époques et les hommes, que s’en tenir à l’une d’elles, c’est dangereusement tourner le dos à toutes les autres. C’est l’histoire de bien des philosophes et de quelques penseurs politiques. En fait, si réponse il y a, elle est dans le comment plutôt que dans le pourquoi, dans le «faire» plus que dans l’esprit, dans l’approfondissement des questions plus que dans la découverte d’une solution. Le professeur Möllberg qu’on peut tenir, dans *Les Noyers de l’Altenburg*, pour un des porte-parole de l’auteur, préfigure Michel Foucault quand il déclare que «l’aventure de l’humanité» n’est que la succession de ses «grandes structures mentales». Ethnologue au fait des sociétés africaines primitives, il déclare : «*Qu’il s’agisse du lien avec le cosmos dans ces sociétés, ou de Dieu dans les civilisations, chaque structure mentale tient pour absolue, inattaquable, une évidence particulière qui ordonne la vie, et sans laquelle l’homme ne pourrait ni penser ni agir... Elle est à l’homme ce que l’aquarium est au poisson qui y nage. Elle ne vient pas de l’esprit. Elle n’a rien à voir avec la recherche de la vérité. C’est elle qui saisit et possède l’homme; lui, ne la possède jamais tout entière.*» Foucault pense à peu près de même pour les hommes de la Renaissance, ceux des siècles qui suivirent, jusqu’au nôtre. Car, depuis, le monde s’est agrandi et si l’honnête homme du XVII^e siècle pouvait penser que, hors d’Europe, il n’existait que des sauvages de différentes espèces, l’écolier d’aujourd’hui n’est pas porté à dédaigner la «structure mentale» de l’Hindou, du Soviétique ou du Chinois. Il aurait plus de doutes, comme Malraux depuis quarante ans, quant à cette «évidence particulière qui ordonne la vie» dans la civilisation occidentale.

A qui, ou à quoi s’en remettre ? En Egypte, Malraux interroge le Sphinx dont la rencontre ordonne «des années durant» sa réflexion sur l’art, lui apprend à distinguer l’apparence qui est «langage de l’éphémère» de la «Vérité» qui est «langage de l’éternel et du sacré». «C’est vrai aussi», dit-il, des cathédrales, des grottes de l’Inde et de la Chine : «Tout art sacré s’oppose à la mort, parce qu’il ne décore pas la civilisation, mais

l'exprime selon sa valeur suprême.» Malheureusement, pour nous cet art n'est plus qu'objet de curiosité, de science ou d'histoire, bon pour le musée. «*Le monde de l'art n'est pas celui de l'immortalité, c'est celui de la métamorphose.*» La folie sacrée qui s'empare des Indiens catholiques d'Antigua, au Mexique, est pour nous une histoire révolue, et quand la Reine de la Casamance adore son platane géant, elle est dans sa vérité, non dans la nôtre.

Orient-Occident

Malraux retourne à Bénarès, revoit New Delhi, rend visite à Nehru qu'il connut autrefois et qui lui lance ironiquement : «Ainsi, vous voilà ministre...» La réponse est sur le même ton : «En ce moment, je feins d'être chat chez Mallarmé¹.» Bien entendu, c'est l'Inde, son art, ses croyances, la conception de la vie et de la mort qu'ont ses habitants, Gandhi et la non-violence, les problèmes que pose à Nehru l'organisation d'un pays chaotique et partagé, les convoitises chinoises, qui font les frais de la conversation. Mais Nehru est plus gentleman anglais que Gandhi n'était Indien et l'Inde de 1965 n'est plus l'Orient de *La Tentation de l'Occident*. Elle commence à croire aux machines, qui vaincront la famine, et ses dirigeants à l'Etat, qui fera du pays une nation. Si la civilisation occidentale ne l'a pas subjuguée, elle lui a néanmoins appris à fabriquer un réacteur atomique.

L'ancienne Indochine ? Celle où, en 1925, Malraux fondait le parti Jeune Annam et dirigeait, avec Paul Monin, le seul journal d'opposition² ? On sait quel est devenu son sort sous le nom de Vietnam : une terre piétinée, brûlée et bombardée par les Américains. Faut-il se demander de quel côté se trouvent les éternels insoumis des plateaux Moïs ?

¹ Allusion à une histoire que racontait Mallarmé. Comme on demandait à son chat quelles étaient ses occupations : «En ce moment...»

² Voir Walter G. Langlois : *André Malraux, l'aventure indochinoise*, Mercure de France, et notre dernier numéro.

Mao-Tsé-Toung

Et La chine de *La Condition humaine* ? Malraux ajoute un chapitre à son livre fameux sous forme d’une visite à Mao Tsé-Toung. Il trouve en face de lui un vieux révolutionnaire, le héros épique de la Longue Marche qui combattit un Tchang Kaï-chek longtemps soutenu par Staline et qui, comme Staline, n’a jamais quitté son pays. Méfiant, donc, à l’égard des révolutionnaires étrangers, méfiant à l’égard du Komintern et méfiant à l’égard d’un marxisme-léninisme qui «posait en principe que la paysannerie ne peut jamais vaincre seule». Or, la révolution chinoise fut une révolution en grande partie paysanne, et, dit Mao, d’abord «une jacquerie». Tactique de lutte : la guérilla, l’armée n’est venue qu’ensuite : une armée de militants aux cadres disciplinés, car, dit encore Mao : «Tout peut pousser dans le canon d’un fusil.» Et de ranger dans «l’opposition» d’aujourd’hui «*les bourgeois-nationaux, les intellectuels, etc. – Pourquoi les intellectuels ? – Leur pensée est antimarxiste...*» Mao veut «remodeler» par la jeunesse une civilisation millénaire et «éprouver le parti». Il a besoin d’adversaires comme la Chine a besoin d’ennemis afin d’en «libérer le monde». Ce qui le sépare le plus de la révolution ininterrompue, écrit Malraux, c’est la Russie. Et de comparer Mao Tsé-Toung à la statue du commandeur, marchant «comme une figure légendaire revenue de quelque tombeau impérial.» Il n’est pas douteux que Malraux éprouve pour ce conducteur de sept cent millions d’hommes la plus grande sympathie et il pourrait signer certaines des phrases qu’il place dans sa bouche. Elles procèdent plus de Nietzsche que de Marx : «*Pensée, culture, coutumes doivent naître d’un combat, et le combat doit continuer aussi longtemps qu’il existe un risque de retour en arrière.*» Mais est-ce encore la vieille Chine qui parle, ou l’Occident ? Cet occident dont le dernier combat sanglant a été marqué, de la part des fils abusifs de Nietzsche et à la vérité ses contrefacteurs, par l’infamie des camps de concentration. Est-ce par hasard que ce premier tome des *Antimémoires* se termine sur l’évocation de ces camps ? Est-ce par hasard que les questions posées par Malraux à toutes sortes d’«évidences qui ordonnent la vie» s’achèvent sur ce point de suspension ?

Ce qui m'intéresse, dit en substance Malraux, ce n'est pas l'individu, mais l'homme et, dans l'homme, la condition humaine, ce qui constitue sa «relation particulière avec le monde». C'est-à-dire avec la vie, c'est-à-dire avec la mort. En deux récits saisissants : celui de la montée en ligne du char qu'il commandait en 40 et qui, tombant dans une fosse piégée, va immanquablement déclencher un tir de canon au but, celui du simulacre de son exécution par les Allemands qui l'ont arrêté pendant la Résistance, il analyse l'état d'âme de l'homme promis dans peu d'instant à la mort. Dans le premier cas il se surprend à constater qu'on ne revoit point toute sa vie avant de mourir. Dans le second un rêve resurgit qui, lui montrant sa vie comme irrémédiablement finie, le fait éclater «d'un rire sans fin». A supposer que son corps ait été plus intelligent que lui et ait su qu'il n'allait pas disparaître, que faut-il en conclure ? Il se pourrait que, surgissant dans l'instant, la mort ne fasse pas problème et que frôlée, déviée au terme de sa trajectoire, elle donne seulement à la vie une saveur encore jamais goûtée. Pourquoi faut-il que celle-ci soit d'ordinaire solitude, sentiment de l'absurde, angoisse sans fin ? Heureux le révolutionnaire, heureux le saint, heureux le «grand homme» !» Mais pour eux le bonheur individuel n'est ni une recherche, ni un but. Il peut seulement venir par surcroît.

De Gaulle

Malraux a misé sur deux tableaux : l'art et l'action, formes privilégiées que revêt pour l'homme l'interrogation du monde. Dans ces deux domaines il s'est éprouvé mieux que personne, et si «ce n'est pas le rôle qui fait le personnage», mais la «vocation», on peut dire qu'il a sans barguigner répondu à toutes deux, outre une troisième dont on le crédite : celle d'être le témoin lucide, informé et vigilant d'un monde qui a plus changé en cinquante ans que dans les cinq siècles précédents. Aussi tiendra-t-on pour épisodique la fonction qu'il occupe présentement et ne rapportera-t-on que pour la petite histoire le récit qu'il fait de ses rapports avec le général de Gaulle.

Tout est venu de la défaite de 40, après laquelle, dit-il, «j'ai épousé la France», et de la Résistance où il a combattu en chef responsable, au premier rang. Si sa

revendication la plus profonde, et permanente, est la «justice sociale», il découvre comme «le premier fait capital de ces vingt dernières années le primat de la nation». Et si la nation réclame un Etat, car «sans Etat toute politique est au futur et devient plus ou moins une éthique», on comprend qu’il ait été fasciné par une personnalité qui, pour lui comme pour la plupart des Français à l’époque, incarnait la Résistance, la nation et bientôt l’Etat. Les qualités personnelles du général ont fait le reste et aussi, cela est clairement dit, la peur d’un communisme qui, selon Malraux, risquait de transformer la France en démocratie populaire à la mode stalinienne. Tous deux, mais c’est de Gaulle qui le dit, conviennent que «la France ne veut pas la Révolution. L’heure est passée !», et si doivent être «nationalisées dans l’année», comme le promet le général, «toutes les sources d’énergie et de crédit», Malraux n’a pas de réserves à formuler. Il n’a plus qu’à s’émerveiller que de Gaulle soit si pleinement de Gaulle, «égal à son mythe» et ses paroles lestées du «poids que donne la responsabilité historique», un de ces grands solitaires en profonde relation avec les vivants et les morts pour lesquels ils combattent, seul homme capable, comme de Gaulle l’annonce privément à son ministre, de «refaire l’Etat, de stabiliser la monnaie, d’en finir avec le colonialisme». On peut aussi penser que, lisant durant l’interrègne les *Mémoires* de ce «personnage hanté», Malraux soit sensible au fait que s’il y est souvent question de De Gaulle, Charles reste dans les coulisses. Ce sont en fait deux personnages symboliques qui se sont reconnus et pris d’amitié : le de Gaulle des *Mémoires*, le Malraux des futurs *Antimémoires*.

Si cette conjonction s’insère dans la biographie d’André Malraux de façon un peu surprenante, c’est que nous avons mal lu ses œuvres d’avant-guerre. Ce livre riche, éloquent, poétique et tout bruisant de questions qu’est les *Antimémoires*, vient confirmer que nous prenions autrefois pour des affirmations ou des réponses ce qui jalonnait en fait le chemin d’une vaste et permanente interrogation. C’est l’honneur de l’écrivain que de poursuivre l’enquête jusque dans un ouvrage dont les trois-quarts seront posthumes. «Ce qui rend le cas d’André Malraux si singulier, écrivait Maurice Blanchot il y a près de vingt ans, c’est que peut-être ne fait-il que se chercher lui-même, mais il se rencontre dans la réalité historique la plus immédiate et la plus générale.» Ce qui permet de comprendre qu’ici de Gaulle et Mao Tsé-Toung ne s’excluent pas l’un

*Maurice Nadeau, «Les “Mémoires d’outre-tombe” d’André Malraux», La Quinzaine littéraire, 15-30
septembre 1967, n° 35, p. 16-17.*

l’autre puisque Malraux s’est «rencontré» en chacun d’eux. En attendant sans doute d’accrocher sa foi d’agnostique à d’autres mystiques, à d’autres porteurs d’«évidences».